

Stéphane Bern

MOI, AMÉLIE,  
DERNIÈRE REINE  
DE PORTUGAL



Denoël

roman

Extrait de la publication



**MOI, AMÉLIE, DERNIÈRE  
REINE DE PORTUGAL**

DU MÊME AUTEUR

*L'Europe des rois*, Lieu commun  
*Les Couronnes de l'exil*, Balland  
*La Monarchie dans tous ses états*, Balland

Stéphane Bern

MOI, AMÉLIE,  
DERNIÈRE REINE  
DE PORTUGAL

Denoël

roman

Ouvrage publié sous la direction  
de Gilles Brochard

*En application de la loi du 11 mars 1957,  
il est interdit de reproduire intégralement ou partiellement  
le présent ouvrage sans l'autorisation de l'éditeur  
ou du Centre français d'exploitation du droit de copie.*

© 1997, by Éditions Denoël  
9, rue du Cherche-Midi, 75006 Paris  
ISBN 2.207.24160.2  
B 24160.7

*À ma grand-mère*



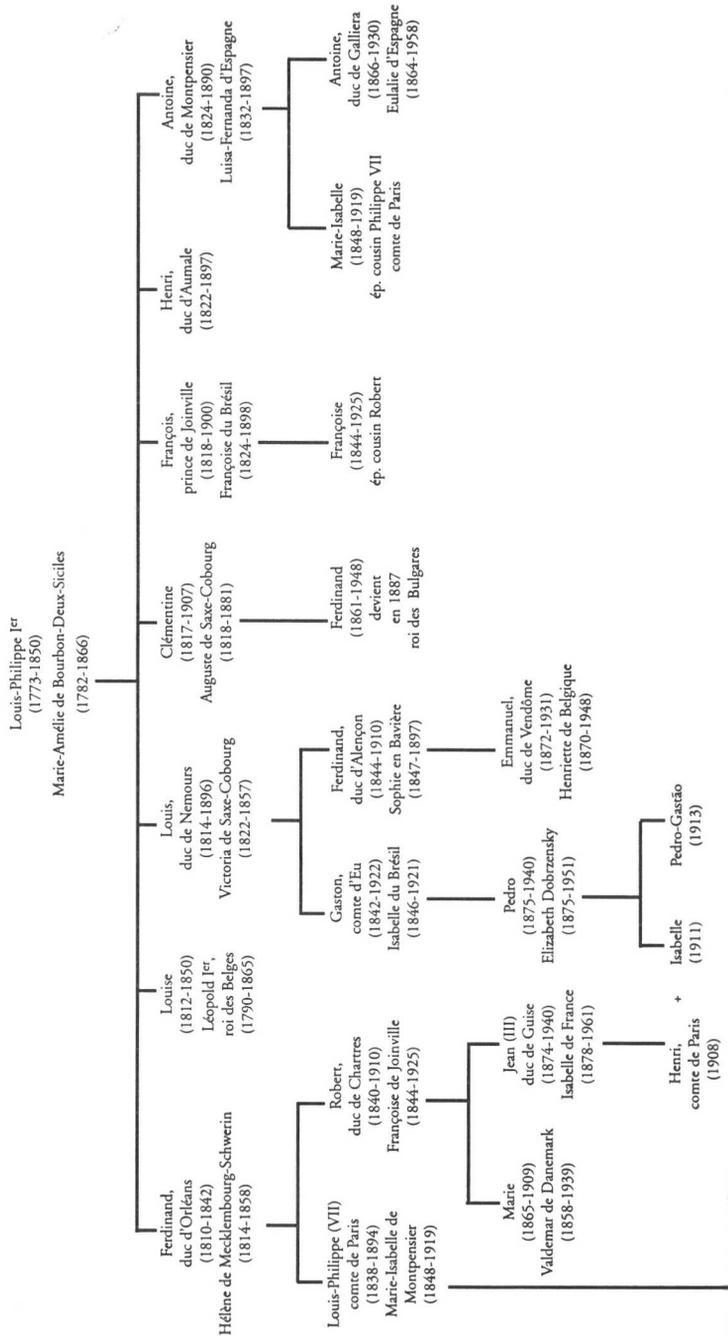
Les épreuves qui ne vous tuent pas vous rendent plus fort.

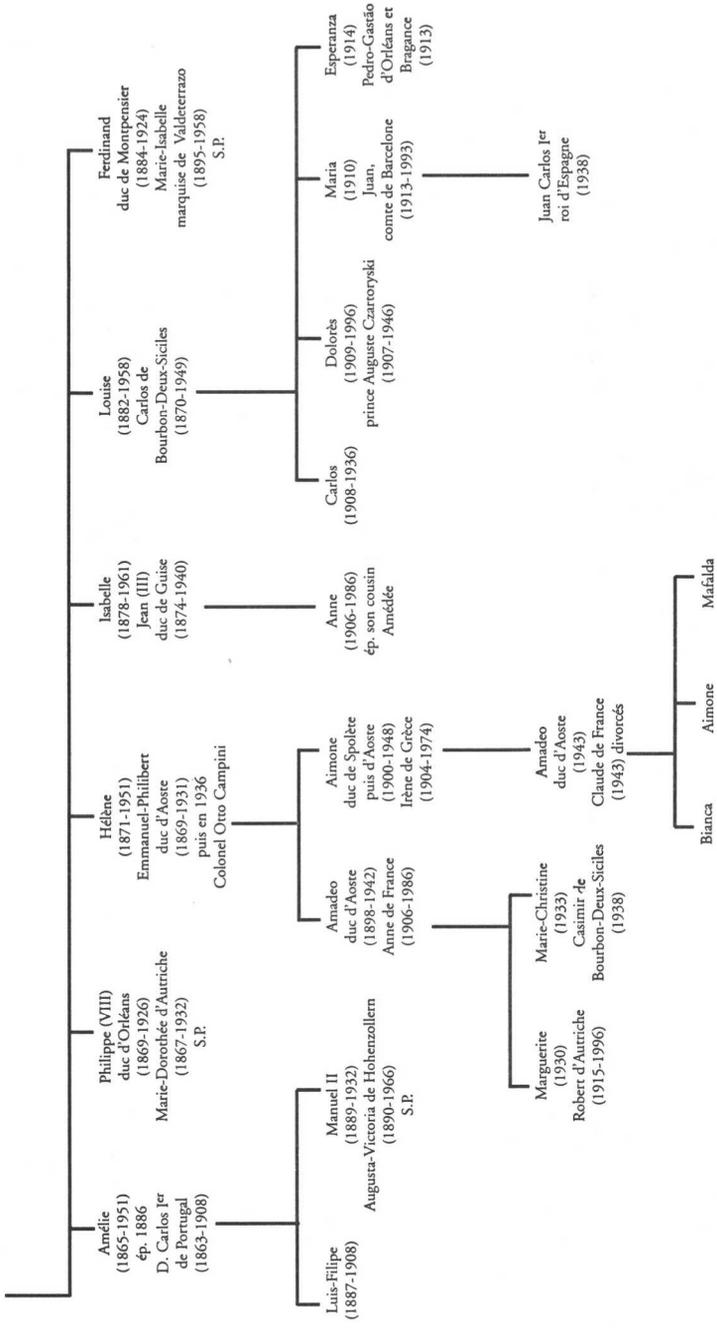
NIETZSCHE

On ne soupçonne pas ce que les yeux d'une reine peuvent contenir de larmes et quels abîmes de douleurs il y a dans leurs cœurs.

BOSSUET

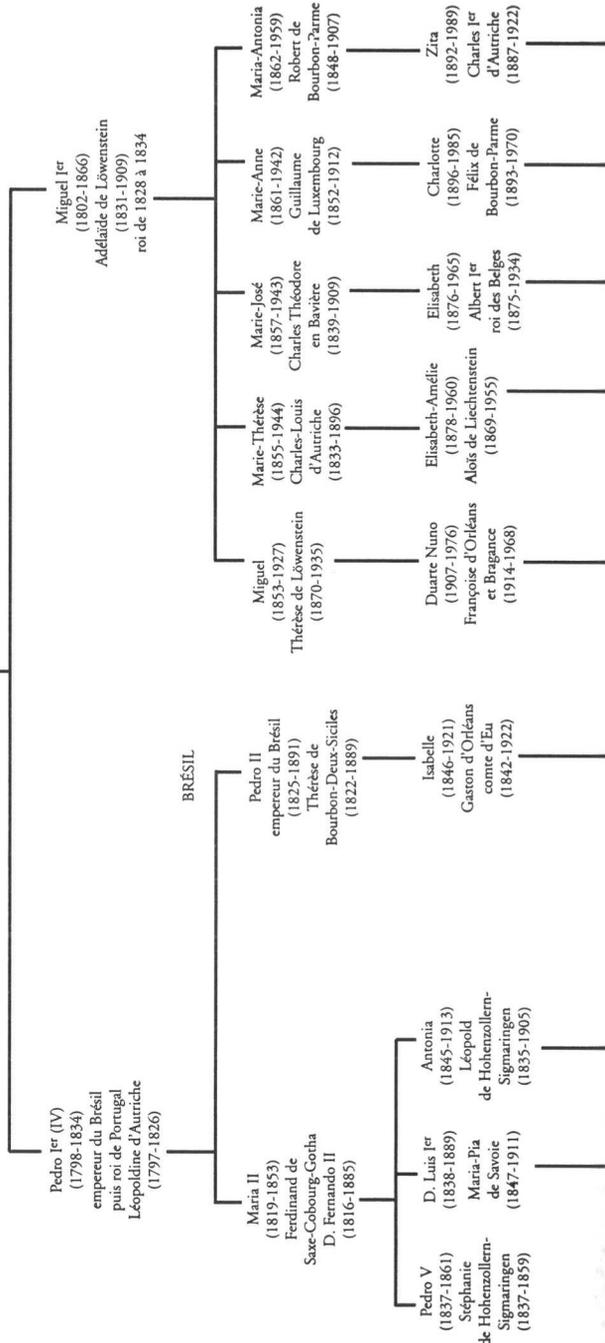
# MAISON DE FRANCE

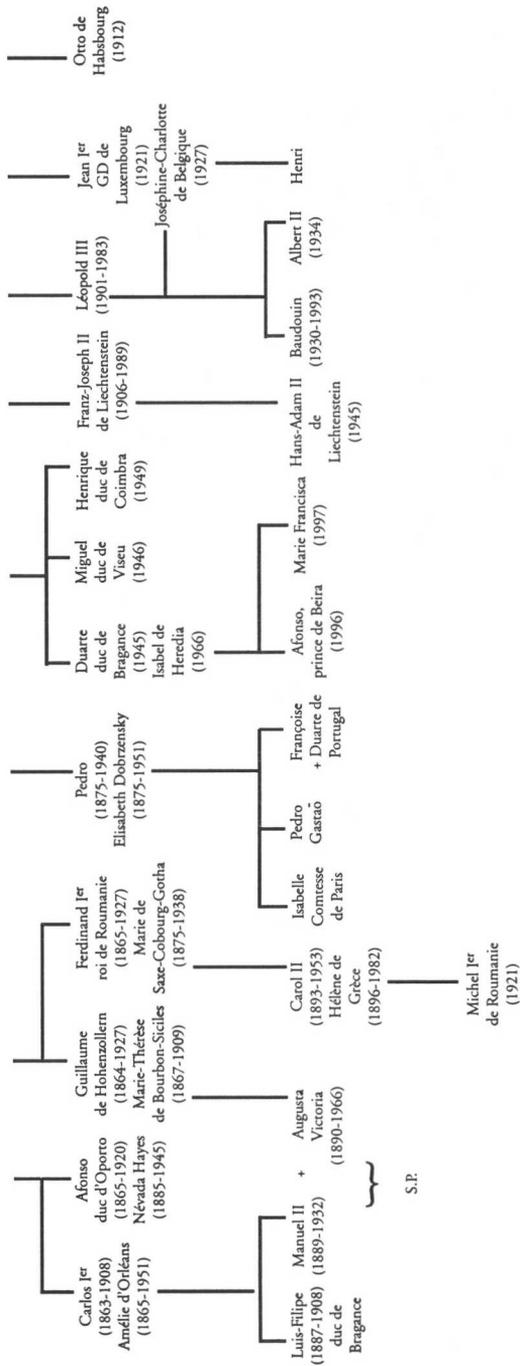




# MAISON DE BRAGANCE

D. João VI  
(1767-1826)  
Carlotta Joaquina d'Espagne  
(1775-1830)







## Dans la nuit

*Lisbonne, palais des Necessidades*

*Samedi 1<sup>er</sup> février 1908*

Écrire. Écrire pour ne pas crier. Pour garder la raison – oui, raison garder. Pour chasser, juste un instant, les images terribles de cette journée, et supporter la longue horreur de cette nuit, la première de toutes celles qui viendront.

J'écris pour moi. J'écris pour ne pas devenir folle parce que les reines folles sont des personnages de théâtre et de roman, alors que la reine de Portugal ne s'abandonne pas. Elle fait son devoir, ou elle meurt comme le roi de Portugal Carlos I<sup>er</sup> est mort aujourd'hui, comme le prince héritier Louis-Philippe est mort aujourd'hui, comme elle aurait dû mourir elle-même sous les balles des assassins.

Seigneur Dieu, pourquoi avez-vous permis que mon fils soit tué? Je l'ai protégé de tout mon corps, j'étais là pour prendre les coups, je le voulais avec rage. Et il a suffi d'une seule balle pour détruire le visage de mon enfant.

Je ne veux pas voir cette image – tout ce sang.

La douleur a tout recouvert. Elle m'a vidé l'esprit. Tout à coup sans souvenirs, incapable de pleurer. Inerte. Des heures ont dû sonner mais j'étais hors du temps, perdue dans ma nuit.

Et puis j'ai entendu à nouveau les chiens errants de Lisbonne, les chiens qui hurlent à la mort dès que les hommes cessent de chanter leur malheur. Il m'a fallu un lent et dur courage pour prendre le porte-plume que j'avais laissé tomber, une immense force pour le porter jusqu'à l'encrier et l'obliger à tracer des mots sur le papier. D'abord toucher un objet familier, fixer son attention sur les humbles gestes de la vie quotidienne, et tenter de surprendre le moindre bruit du palais endormi pour moins ressentir l'infinie solitude qui alourdit encore la peine.

Si l'aube venait... Mais nous sommes au cœur de l'hiver, dans la nuit interminable que le hurlement des chiens rend plus terrifiante encore.

Je ne veux pas céder à la peur. Il faut que les pensées affolantes et les images atroces qui se pressent en désordre soient dominées, afin que la reine de Portugal puisse faire tout à l'heure son métier. Non par gloriole, pauvre femme que je suis, mais pour l'enfant qui demeure et qui est roi depuis que le sang a jailli de la gorge de son père. Manuel, mon enfant, second et dernier, si fragile, qui n'est pas préparé à régner et encore moins à faire face à la révolution qui, demain peut-être, risque de plonger le Portugal dans la confusion et la terreur.

Mon Dieu, faites que ma douleur d'épouse et de mère soit tenue en respect, afin que je puisse employer toutes mes forces à éviter de nouvelles catastrophes, à empêcher que d'autres hommes ne tombent et que d'autres femmes les pleurent.

Il faut que j'écrive encore, jusqu'à ce que le jour se lève, plutôt que de laisser venir les cauchemars dans un mauvais sommeil. Il faut que je décrive la réalité, plus cruelle que le pire des songes.

Qu'elle était belle cette journée d'hier, dans la douceur d'un hiver presque déjà printanier. Nous avons quitté dans la matinée Vila Viçosa, après quinze bonnes journées de promenades et de chasses. Un petit déraillement près de la gare de Vila Franca nous avait mis en retard, et nous en avons prévenu Manuel, resté à Lisbonne pour ses études. Comme nous étions tous de belle humeur lorsque nous avons pris le vapeur pour traverser le Tage! Heureux, trop heureux, comme chaque fois avant le malheur! Mais je savais, je savais que tout cela était fragile. Le roi était prévenu des menaces qu'il courait en débarquant à Lisbonne. Je souhaitais que nous rentrions quinze jours plus tôt en compagnie de Manuel, donc avant la publication du décret qui a été la cause de l'attentat. Mais le roi n'avait pas voulu écouter ses conseillers, ni tenir compte de mes angoisses. Et puis le beau temps avait chassé les sinistres présages...

Tandis que dom Carlos et mon Louis-Philippe échangeaient à mi-voix de menus propos, je regardais s'approcher le cœur de Lisbonne.

Jusqu'à l'instant fatal, comme j'aimais cette ville fière et fragile, ravagée par le feu, secouée et terriblement meurtrie par le grand tremblement de terre, vivant comme suspendue dans l'attente du prochain soubresaut. Tout à coup, j'ai songé qu'elle pouvait disparaître à la seconde même, et je l'ai regardée de manière plus intense, afin qu'elle reste à jamais dans mon souvenir.

Voici Terreiro do Paço, la place du Commerce, et les larges degrés qui descendent vers le Tage, la statue de José I<sup>er</sup> qui domine du haut de son cheval les bâtiments des ministères. C'est la dernière heure du jour. Le soleil de février adoucit les constructions austères et donne aux eaux du fleuve leurs reflets dorés. Sur la mer de paille, les barques des pêcheurs se

balançant, voiles carguées, longs mâts noirs aux vergues inclinées qui se détachent sur le bleu du ciel. *Saudade*. J'ai eu la nostalgie de Lisbonne comme si la ville n'était plus qu'un souvenir lointain, une sorte de mirage, et le regret de la paix devant les images encore paisibles qui passaient devant moi.

Nous sommes au débarcadère, quai des Colonnes. Au milieu des gens de la cour, j'aperçois Manuel. Plus loin la petite foule venue saluer le roi, savourant d'avance la tranquillité d'une cérémonie ordinaire, familiale et populaire à la fois.

Nous avons accosté. Carlos a salué le président du Conseil pendant que je murmurais quelques mots à Manuel. Une jeune fille m'a donné un bouquet de fleurs et, après les habituels saluts et compliments, nous sommes montés en compagnie de nos deux fils dans le landau découvert qui devait nous conduire aux *Necessidades*.

Ce sont les derniers instants du bonheur.

Nous passons devant le ministère de la Marine, répondant aux vivats de la foule. Lumière du soir, parfum des violettes et des camélias qui monte du bouquet, et les sourires de mon époux et de mes fils qui répondent aux *Lisboètes*. La voiture tourne dans la rue de l'Arsenal, elle aussi populeuse, et je regarde sans la voir la façade de l'hôtel de ville. Juste avant d'y arriver, une détonation sèche. Elle vient de l'arrière. Puis un autre coup de feu qui claque à côté de moi. Le roi immobile, la tête inclinée, et ces longs jets de sang qui sortent de son cou. Je suis debout dans le landau, je vois l'arme, et l'homme – sa longue cape. Je crie, je veux qu'il recule. On m'a dit que j'agitais mon bouquet comme un sabre. Pas de peur, pas de courage. Mes fils qui sont derrière moi, je veux les protéger. Il y a des coups de feu tout près de moi, et d'autres sont tirés depuis les arcades du ministère de l'Intérieur. Un homme épaula sa carabine et me vise, comme à la chasse. Je voudrais que mon corps soit encore plus grand, encore plus large : un bouclier pour les

petits. Le chasseur s'enfuit, tournoie et s'écroule, lâchant son fusil. Tout près, un homme vêtu d'un long manteau est tombé. Ordres hurlés, fumée âcre, et la voiture qui s'emballé enfin.

Je sais déjà que le roi est mort, mais je crois que les enfants sont sauvés.

Manuel, très pâle, se tient le bras. Le sang inonde la poitrine de Louis-Philippe, il coule de son visage à moitié arraché. J'ai pris mon petit contre moi, et je l'ai serré encore plus fort quand la voiture a brutalement tourné pour franchir la porte de l'arsenal. Mon enfant chéri vivait encore. Il est mort dans mes bras, avant que des soldats ne le portent dans une salle en même temps que le roi.

On les a retirés du landau aussi doucement que possible pour les coucher dans la cour sur des matelas. Je demande un prêtre. Je me heurte à João Franco et je hurle : « Ils ont tué le roi, ils ont tué mon fils ! » Je cours partout, Manuel près de moi ; un instant je trébuche. Je ne sais qui criait que j'étais blessée mais c'était le sang de mon mari et de mon fils qui mouillait ma poitrine. Leur sang, leur sang partout, sur mon visage, sur mes mains, et Manuel qui supplie son frère de lui parler, de lui dire qu'il est vivant. Des hommes les armes à la main. Vont-ils nous tuer, nous aussi ? Mon Dieu, un instant, un seul instant j'ai désiré qu'on me tue, à bout portant pour ne plus rien sentir. Non. Ces hommes sont nos défenseurs. J'entends que plusieurs assassins ont été abattus. Autour de moi, les officiers, les soldats, les gentilshommes du roi. Il faut que je donne des ordres. Qu'on transporte les corps à l'intérieur de l'arsenal.

Voici venir la reine Maria Pia, accourue du palais de Ajuda. Elle sait déjà que son fils est mort, s'agenouille près de la dépouille du roi puis se relève et m'embrasse.

« Mon fils, mon pauvre enfant », me dit-elle d'un souffle.

Et moi : « Mon fils, mon pauvre enfant !

– Quoi, votre fils ? »

D'un geste, je lui désigne le second gisant. Elle comprend qu'elle vient de perdre son fils et son petit-fils, et tombe évanouie sur le sol taché de sang.

Tandis que son entourage s'empresse, je décide que nous ne pouvons rester là. Il faut que mon fils rejoigne le palais royal, pour montrer à tous que l'État reste inébranlable dans le malheur. Si une insurrection éclate, je pourrai avec lui y faire face. Il me semble que mon corps ondule, que mes jambes ploient. La tête me tourne, mon regard vacille mais ma voix est ferme, puisque je suis obéie. Les voitures fermées que j'ai demandées entrent dans la cour. Dans l'une on installe le corps de mon mari ; le pauvre est si corpulent qu'il faut le maintenir assis, et le grand maréchal de la cour prend place à côté du cadavre de son roi. Mon petit Louis-Philippe est allongé dans une autre berline. Je prends la tête du sinistre cortège dans une troisième voiture en compagnie de la reine Maria Pia et de Manuel.

Le palais enfin. Dans les rues sombres, nous étions du gibier pour les assassins. Aux Necessidades, nous sommes l'État, nous pouvons réagir et agir. Mon fils est là. Il est le roi. Le roi dom Manuel II de Portugal. Le pauvre petit souffre de sa blessure, et les minutes terribles de l'attentat marquent son visage. Mais il se tient debout comme un roi doit le faire.

Un instant, je pense à mon père. Il voudrait que je sois forte pour deux. Il m'a appris qu'une princesse de France ne devait jamais faiblir. Que diraient les Français s'ils apprenaient que je n'ai pas fait mon devoir de reine ! Moi, Marie-Amélie, fille du comte de Paris, prétendant au trône de France, épouse du défunt roi, désormais reine mère, je dois assurer la paix civile pour le bien du Portugal et des Portugais. Il faut pour cela de l'autorité, mais certainement pas la brutalité dont a fait preuve le président du Conseil. Ces saisies de journaux, ces arrestations de républicains : João Franco a trop tiré sur la corde.

On m'annonce l'arrivée au palais de M. Saint-René Taillan-



Née en Angleterre en 1865, Marie-Amélie d'Orléans, princesse de France, épouse en 1886 l'héritier du trône portugais, dom Carlos de Bragance.

À l'âge de quarante-trois ans, elle est foudroyée par le double assassinat de son mari et de son fils aîné. Impuisante à conjurer la révolution de 1910, elle est contrainte à l'exil, en Angleterre puis à Versailles, où elle s'éteindra en 1951 à quatre-vingt-six ans.

Parce qu'elle a toujours gardé la foi et l'espérance, mêlées à un sens aigu du sacrifice, la reine Amélie nous fait partager ici une exceptionnelle leçon de vie. De l'exil de sa famille à l'échec de son mariage, de la mort de son mari et de ses deux fils aux chemins de l'errance, de la révolution et des guerres, cette femme aura connu en effet toutes les vicissitudes d'une existence romanesque.

À partir de la correspondance et du journal intime de la reine Amélie, documents inédits appartenant aux archives de la Maison de France, Stéphane Bern a imaginé ses Mémoires, reflet fidèle d'une figure méconnue de l'histoire contemporaine. Il signe ainsi son premier roman, à la croisée de deux passions, le Portugal et l'histoire des monarchies européennes.

© Thierry Chomel/ Madame Figaro



Stéphane Bern est chroniqueur royal. Grand reporter à *Madame Figaro*, il est aussi journaliste au *Figaro* et au *Figaro Magazine*. Il a déjà publié trois documents : *L'Europe des rois* (Lieu commun), *Les Couronnes de l'exil* (Balland) et *La Monarchie dans tous ses états* (Balland).

**Illustration de couverture :**  
**Reine Amélie d'Orléans et Bragance**  
**XIX<sup>e</sup> siècle, Victor Corcos,**  
**Musée national des carrosses,**  
**Lisbonne.**



B 24160.7  5.97  
ISBN 2.207.24160.2  
120 FF TTC